

L'un fait aller l'autre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 21

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205064>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA MONTAGNE DES ARMAILLIS

Enfants, si vous aimez les génisses folâtres,
Et l'alpe verdoyante et le lou-eh des pâtres,
Les récits d'autrefois transmis par les aïeux,
Et la coraule antique et les ranz gracieux,
Ces ranz où l'on entend la voix de la patrie,
Et des troupeaux épars l'alpestre sonnerie,
Et les jeux, et les fleurs et les lits de gazon,
Montez à Moléson, montez à Moléson !

Ainsi chante Eugène Rambert dans ses *Dernières poésies*. Q'aurait-il dit en apprenant qu'une voie ferrée menace le Moléson, la montagne chère aux Vaudois presque autant qu'aux armaillis de la Gruyère ? Que dis-je, une voie ferrée ! c'est un trio de chemins de fer qui tente d'en escalader les flancs ; l'un se propose de partir de Châtel-St-Denis, l'autre du Pâquier, le troisième enfin des Avants sur Montreux. C'est à ce dernier tracé que le Conseil fédéral vient de donner la préférence ; mais les promoteurs des deux autres ne se tiennent pas pour battus, et, le branle étant donné, il n'y aurait rien d'extraordinaire à voir un jour aboutir les trois projets et peut-être d'autres encore. Le lion des Alpes fribourgeoises se trouvera pris dans un rets d'où le bon rat de la fable ne le tirera pas.

Les ingénieurs, ou plutôt les capitalistes qui les mettent à l'œuvre, n'ont décidément aucune pudeur ! Comment se fait-il que leurs visées n'aient pas tourné le sang des pâtres gruyériens, si attachés à leurs belles montagnes ? Ne savent-ils plus les poèmes qu'inspira le Moléson ? Il se peut qu'ils ignorent encore Rambert et son délicieux morceau intitulé : *Je voudrais être bouvillon* :

Je voudrais être bouvillon
Pour brouter l'herbe aromatique :
Roses des monts sans aiguillon,
Et trèfle d'or et veronique...
Je voudrais être bouvillon
Pour brouter l'herbe aromatique,
Bouvillon, tzevrette ou modzon,
A Moléson,
A Moléson !

On ne saurait leur faire un crime de ne pas se douter que longtemps avant Rambert, le doyen Bridel avait célébré les beautés qui s'élevaient à ses yeux, du haut de cette « cime aérienne » :

Sous mes pieds roulent les nuages,
Et je me crois près du palais des dieux.

Mais si les poètes vaudois leur sont inconnus, les Fribourgeois doivent posséder leurs auteurs du crû. N'est-ce pas Ignace Baron qui a écrit *L'armailli du Moléson* ?

Je suis le roi de la montagne,
Trônant au séjour des hivers !
Je suis plus grand que Charlemagne,
Puisqu'à mes pieds j'ai l'univers.

Oui, Moléson vaut un empire :
Pour Louvre j'ai mes chalets ;
Mon peuple ignore le délire
Fatal aux grands, à leurs palais...

Comme il le chérissait, son Moléson ! Il ne

cesse d'y penser. Voyez encore sa chanson qui porte le titre de *Ma Gruyère* :

J'aime les monts de la Gruyère,
Sa plaine et ses nombreux hameaux ;
Du Moléson la cime altière,
Et ses chalets et ses troupeaux.
C'est le berceau de mon enfance,
C'est le plus riant des séjours....

Nicolas Glasson, dans sa *Romanse du comte Michel*, n'en parla pas avec moins de tendresse :

... C'est le Moléson aux trois cimes rêveuses,
Le gîte, le chalet aux alpestres appâts,
Le doux chant des pasteurs et ses notes heureuses
Qu'exilé je regrette et demande tout bas.

Et l'alerte ronde du poète Castella ne donne-t-elle pas envie de grimper au classique alpage et d'y gambader de joie au milieu des troupeaux ?

Sur les flancs du Moléson, }
Ah ! voyez ce frais gazon ! } bis.
Entendez les chansonnettes
Du pinson, des alouettes !
Chantons, que l'on soit prêt ! }
Partons pour le chalet... } bis.
Tra, la, la, la, la, etc.

Si les armaillis ne chantent pas encore ces jolis vers, ils n'ont, en revanche, pas oublié la vieille *Coraule du Moléson*, dont voici le premier couplet et le dernier :

Din la Suisse lia ouna montagne
Dei pllie haute, dei pllie ballé ;
Che vo-j-ei la curiojità,
Prindè la peina dè montà
A Moléson, à Moléson....
Nécué lia faite la tzanshorn !
Liè l'ermailli de Moléson,
Et liè lé fillé de Bullo
Que l'ant faite in allant amon,
Chu Moléson, chu Moléson.

Que restera-t-il de ces chants alpestres quand il y aura là-haut un chemin de fer, une gare et un « Moléson-Palace » ? Rien ou peu de chose. Pourquoi ceux qui ne rêvent que d'« exploiter » une voie montagnarde ne jettent-ils pas leur dévolu sur toute autre cime ? Qu'ils boulonnent leurs rails sur les rocs où ne sont guère allés jusqu'ici que les Anglais ; qu'ils prennent tous les pics en *horn* de l'Oberland bernois ! Je leur abandonne le Cervin lui-même, et, s'il le faut, les Dents du Midi, les Diablerets, Morcles et le Muveran ; mais, de grâce, qu'ils nous laissent au moins la montagne source de poésie populaire, la montagne des vrais vachers, la montagne des pauvres diables aussi bien que des touristes huppés, celle où montent petits et grands, en famille, où vont les amoureux, les peintres, les poètes, les admirateurs de la nature et les amateurs de bonne crème ! J'ai vu des écoliers s'y rendre à pied de Lausanne : ils dormaient deux ou trois heures sur les paillasses du Gros-Plané et arrivaient au sommet au lever de l'aurore ; j'ai rencontré sur sa crête des septuagénaires de la Gruyère qui en étaient à leur cinquantième ascension.

Se disent-ils, les spéculateurs, qu'en faisant

du Moléson la station d'une ligne ferrée, ils en détruiront non seulement le charme qu'il doit à sa solitude, mais qu'ils altéreront par dessus le marché les mœurs et la simplicité de caractère de ses montagnards ? Il me souvient de n'avoir pu obtenir, un jour, dans un chalet de Jaman, du lait à moins de deux francs le litre, toute la provision étant accaparée par la clientèle des grands hôtels. Une autre fois, en revanche, j'eus beaucoup de peine à faire accepter quelques centimes à un vieux berger et à sa femme, qui nous avaient hébergés sous leur toit, mes cinq enfants et moi, entre la Tremettaz et le Moléson, par une nuit pluvieuse, et qui nous avaient régales de sérac et de lait de chèvre. Le repas était frugal et la couche manquait un peu de foin et de paille ; mais tout cela ils l'offraient avec une touchante bonne grâce.

Vieux Moléson, tes gais armaillis aux bras nus entonneront-ils encore le *Ranz des vaches*, quand la foule des citadins descendra de ton chemin de fer et piétinera le gazon parfumé de ta croupe ? J'ai bien peur que ce chant rustique ne sorte alors que de la gorge de quelque agent déguisé en pâtre, et que le « Lioba, lioba, por aria ! » ne soit plus que l'appel de la future Compagnie à ses vaches à lait de voyageurs.

V. F.

L'un fait aller l'autre.

Le Jorat est à la mode. Depuis l'ouverture du théâtre de Mézières, on ne jure que par le Jorat, on ne parle que du Jorat, rien de ce qui est de lui ne nous laisse indifférents.

Or donc, dans une localité du Jorat qui, en hiver, exporte de succulents jambons et d'appétissantes saucisses, et qui, en été, donne asile à de nombreux citadins en quête d'une villégiature simple, dans ses pensions où se retrouvent chaque année de fidèles clients, un de ceux-ci, s'adressant à la maîtresse de maison lui demandait l'autre jour si les cultures « présentaient » bien, si les affaires étaient bonnes, si elle était contente, enfin.

— Oh ! bien voilà, monsieur, on peut pas trop se plaindre. Le domaine nous rapporte encore passablement de monnaie. Et puis, l'un fait aller l'autre : l'hiver on a les « caïons », l'été on a les pensionnaires.

Toasts.

Quatre diplomates de pays divers étaient à table. Au dessert, chacun d'eux porta la santé du chef de son gouvernement.

Le premier qui prit la parole, faisant allusion à la devise de Louis XIV, porta la santé du « soleil levant ». Un second, dont la nation avait à sa tête une impératrice, but à la « lune ». Un troisième, représentant d'une république, leva son verre aux « étoiles fixes ».

On attendait impatiemment le toast du quatrième.

— Moi, messieurs, dit-il, je bois à Josué, qui arrêta le soleil, la lune et les étoiles !